Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

74 | 1998
Anthropologie des choix alimentaires

À propos de l'allaitement maternel

Monique Jay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2660>

DOI : 10.4000/jda.2660

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1998

Pagination : 143-149

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Monique Jay, « À propos de l'allaitement maternel », *Journal des anthropologues* [En ligne], 74 | 1998, mis en ligne le 01 juin 1999, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2660> ; DOI : 10.4000/jda.2660

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Journal des anthropologues

À propos de l'allaitement maternel

Monique Jay

L'éducation de l'enfant est pleine de ce qu'on appelle des détails, mais qui sont essentiels.

Marcel MAUSS

- 1 Je relaterai ici mon expérience de mère désirant allaiter sa fille alors qu'elle allait à la crèche. Il est apparu un écart sensible entre le discours médical officiel repris par le personnel éducatif de cette structure collective et les pratiques lorsque ce mode d'alimentation du jeune enfant est choisi. En effet, alors que l'équipe produisait un discours favorable à l'allaitement en général, je ne me suis pas sentie soutenue dans ma décision mais accablée de remarques désagréables tant que l'alimentation de ma fille n'a pas été diversifiée (ce qui s'est fait progressivement entre cinq et huit mois). Précisons qu'il ne s'agit pas ici de militer en faveur de l'allaitement maternel, mais de réfléchir à ce que cette expérience révèle des pouvoirs en jeu à propos de l'alimentation et ce dès le plus jeune âge de la vie.
- 2 Puisque j'étais personnellement impliquée, je me suis trouvée dans une situation de « participation observante » dont, par un regard distant, j'ai essayé de me dégager. Je n'ai pas été jusqu'à mener une enquête sur l'allaitement, mais au cours de cette période qui a duré jusqu'aux dix mois et demi de ma fille d'autres mères m'ont dit, elles aussi, avoir vécu des épreuves similaires avec leur entourage (famille, amis, nourrice). Je n'ai pas contacté alors les associations de soutien aux mères allaitantes, telles Solidarilait et la Leache League, mais les témoignages de mères publiés par cette dernière rapportent de semblables expériences (1995, 1996).
- 3 À partir de trois mois, ma fille est allée régulièrement à la crèche, après une période dite « d'adaptation » durant laquelle le temps quotidien qu'elle y passait augmentait chaque jour. Comme j'étais déterminée à l'allaiter¹ au-delà de cet âge, je m'étais organisée pour apporter mon lait à la crèche. Sur le plan pratique, je l'extrayais à l'aide d'un tire-lait manuel pendant la journée et je le stockais dans des sachets pré-stérilisés en plastique. Le lait se gardait ainsi une journée au réfrigérateur ; congelé il conservait ses qualités durant plusieurs mois. Pour donner ce lait, il suffisait d'en placer un sachet dans un biberon adapté. J'avais mis en place ce système avant que ma fille n'entre à la crèche, afin de la

familiariser à une autre manière de s'alimenter (biberon donné par d'autres personnes/sein donné par sa mère). Ceci permettait que ma fille continue à bénéficier des bienfaits du lait maternel tout en me rendant disponible pour d'autres activités (les tétées étant généralement espacées de trois heures).

- 4 Quand je me suis présentée avec ma fille pour l'inscription à la crèche, la directrice n'a pas émis d'objection au fait que j'allaitais ma fille ; au contraire elle a souligné tous les bienfaits du lait maternel qui sont reconnus de manière consensuelle par les médecins, les pédiatres, le personnel médical et éducatif. D'ailleurs, lors de la préparation à l'accouchement dans les maternités, une séance est en général consacrée à l'allaitement. L'animatrice en présente les avantages, même s'il est de courte durée, tout en respectant la décision des parents, puisque selon la formule employée : « il vaut mieux un biberon donné avec amour qu'un sein donné sans amour ». La protection sanitaire de l'enfant durant les premiers mois de sa vie (grâce à la présence d'anticorps de la mère dans le colostrum et le lait maternel) et le développement d'une relation affective entre l'enfant et la mère² sont les bienfaits couramment admis³ et montrés par des séries d'études médicales. De plus, on vante souvent la formation gustative de l'enfant, le goût du lait variant en fonction de l'alimentation de la mère (même si certains aliments sont peu recommandés – à tort ou à raison – en raison de leur goût prononcé supposé pouvoir écœurer l'enfant comme le chou-fleur ; quant à l'alcool et au tabac, ils sont proscrits). Au début de l'année 1998, les médias ont mené une campagne visant à retarder l'âge de la diversification alimentaire des nourrissons qui a souvent lieu vers trois mois lorsque, en fin de congé maternité, la mère reprend son activité professionnelle. Des études ont montré que la précocité de celle-ci tendait à augmenter les risques de manifestations allergiques chez les enfants.
- 5 Dans un premier temps les puéricultrices et aide-puéricultrices ont bien accepté que ma fille soit nourrie au lait maternel. À l'époque d'ailleurs, il ne m'était pas venu à l'idée qu'elles puissent remettre en question ce choix. J'étais encore bien naïve quant aux rapports entre structure collective, du moins le personnel la représentant et parents. Mon expérience en ce domaine était réduite, et mes réflexions anthropologiques et politiques en la matière étaient tout à fait élémentaires. Peu à peu, j'ai quotidiennement été confrontée aux difficultés d'allaiter son enfant alors qu'il est gardé en crèche. Le problème ne semble pas lié au mode de garde de l'enfant : en effet, une amie m'a raconté que la « nourrice »⁴ de sa fille a tenté de la persuader de la sevrer au plus tôt. Face à la détermination de mon amie, la nourrice a fini par convaincre le père qu'il était temps de passer à d'autres nourritures.
- 6 Lorsque une aide-puéricultrice m'a suggéré d'apporter deux biberons en verre chaque jour, solution qui lui semblait plus pratique pour moi, j'ai pensé que j'avais mal exposé les avantages du système choisi (sachets de contenu variable permettant d'ajuster la quantité de lait proposée à la faim de l'enfant). Avec le recul, j'y ai vu la première manifestation d'opposition au fait que j'allaitais ma fille. Puis, comme ma fille buvait son biberon sans difficulté et avec rapidité⁵, les aide-puéricultrices m'ont semblé persuadées du bien-fondé de mon choix. En effet, bien que je leur aie dit avoir déjà utilisé le biberon, elles avaient craint que ma fille ne le refuse, et envisagé que je doive la sevrer et lui donner du lait maternisé premier âge ; ce qui me semblait peu cohérent avec l'hypothèse de rejet du biberon.
- 7 La seconde manifestation a porté sur la quantité de lait donnée à l'enfant. Ma fille ne s'endormait pas facilement après le repas, comme d'autres enfants repus après un

biberon de lait maternisé et de légumes hachés, et quelquefois, lors de la pesée hebdomadaire du mardi, la balance indiquait le même poids voire dix grammes de moins que la semaine précédente. Je fus donc pressée de fournir plus de lait. Bien sûr, ce fut sous couvert de la santé de ma fille : elle grandissait et d'après les livres elle devait prendre⁶ tant de grammes à son âge. Chaque jour, j'étais accueillie et saluée en fonction de la quantité de lait que j'apportais. J'avais la sensation de devoir fournir tant de millilitres selon une grille en fonction de « normes » publiées dans les ouvrages de spécialistes et non selon les besoins de ma fille qui se portait, malgré tout, fort bien et avait un développement psycho-moteur « normal ». Selon mon humble avis, de mère et non de spécialiste, elle semblait suffisamment nourrie⁷, ceci d'autant plus qu'il lui arrivait régulièrement de sauter un repas durant les week-ends. La pédiatre confirmait d'un avis autorisé mon impression. Par ailleurs des gênes digestives (gaz) en soirée l'inclinaient à penser que l'augmentation des quantités demandée par le personnel de la crèche ne semblait pas très raisonnable.

- 8 La troisième manifestation a porté sur la qualité du lait, que les aide-puéricultrices jugeaient en partie aux variations de couleur⁸. Un lait clair était « forcément » peu nourrissant. Un soir, l'une d'elles m'a même demandé ce que j'avais mis dans le lait. J'ai eu un instant d'hésitation avant de comprendre que le lait du jour tirait sur l'orangé car j'avais mangé de la soupe de potiron. Si ma fille ne s'était pas encore transformée en carrosse, j'avais en tout cas la pénible sensation d'être une mauvaise mère, à entendre toutes ces remarques, parmi lesquelles la suggestion de faire analyser mon lait⁹ ne me fut pas épargnée. Et être accueillie un soir par « ah, qu'avez-vous mangé car Magali a eu des gaz toute la journée » faillit me donner des vapeurs. La situation se retournait contre moi : j'avais voulu décider de l'alimentation de ma fille, et bien les aide-puéricultrices contrôlèrent la mienne.
- 9 J'avais du mal à garder un regard distant sur ce qui se jouait. Je m'en apercevais lorsque, le matin, je disais « je vous ai apporté du lait », souhaitant ne pas entendre de réflexions, que je ressentais comme désagréables voire agressives, sur la quantité ou la couleur du lait. Au fil du temps, je me suis donc organisée pour donner chaque lundi les sachets nécessaires pour une semaine. Ceci afin d'éviter le plus possible les conversations en début de journée sur « le sujet du lait ».
- 10 Il y a eu plusieurs « explications » avec les aide-puéricultrices, parfois en présence de la directrice, venue alors comme par hasard dans la salle des « petits ». Il y a eu des échanges caustiques, plus ou moins humoristiques, des boîtes de friandises et des bouquets de fleurs de ma part, et des certificats de la pédiatre demandant de continuer l'allaitement. Même l'appui de cet avis médical autorisé n'a pas suffi pour que cela se passe sereinement. Je gagnais quelques jours de répit, mais la lutte était incessante. Le phénomène était sans doute amplifié parce que j'élevais seule ma fille ; si un homme avait lui aussi élevé la voix et affirmé le même choix, il aurait peut-être été écouté. Cette pensée n'arrangeait en rien mes affaires. J'ai fini par demander directement ce qui dérangeait dans le fait que j'allais ma fille. Une des aide-puéricultrices m'a répondu que rien ne les gênait : « une maman avait bien nourri totalement son fils jusqu'à un an, mais ELLE, elle avait du lait et apportait deux biberons de 250 millilitres chaque jour ». D'ailleurs cette même aide-puéricultrice avait tellement de lait, qu'elle m'avait dit avoir alimenté tous les prématurés de la maternité où elle avait accouché ! Il fallait réellement produire du lait en grande quantité pour être reconnue comme une vraie « bonne mère » !

- 11 Finalement, il s'agissait de savoir qui détenait le pouvoir : celui du choix du mode d'alimentation, celui lié au savoir (professionnel/« simple » parent) ? Et « mon » lait était comme une présence étrangère sur le territoire des puéricultrices. Le pouvoir des compagnies de lait maternisé est aussi en jeu. Les représentants des marques de lait maternisé démarchent d'ailleurs auprès des structures collectives pour qu'elles achètent leurs produits (le lait en poudre de telle marque était fourni par la crèche).
- 12 À l'heure actuelle continuer à allaiter son enfant lorsque le congé de maternité est terminé et qu'on reprend ses activités professionnelles est une pratique qui se développe. Cependant le discours le plus répandu affirme qu'il faut sevrer son enfant en vue de la reprise du travail. Tenter une autre expérience revient à se marginaliser, à ne pas être soutenue et à devoir combattre les oppositions de l'entourage, du personnel éducatif employé dans les structures collectives de garde des enfants et des nourrices. La pression sociale qui s'exerce alors est du même ordre que celle qu'ont subie en d'autres temps les femmes qui ont cessé d'allaiter leur enfant pour les nourrir au biberon. Leur démarche était autre, mais la pression sociale de l'époque s'exerçait, et sous couvert d'arguments inverses, les culpabilisait sur leur choix.

BIBLIOGRAPHIE

- LEACHE LEAGUE, 1995. « Travail et allaitement », *Allaiter Aujourd'hui*, 22.
- LEACHE LEAGUE, 1996. « Le lait (maternel), c'est bon pour la santé ! », *Allaiter Aujourd'hui*, 27.
- LOUX F., 1979. *Le corps dans la société traditionnelle*. Paris, Berger-Levrault.
- MAUSS M., 1966. *Sociologie et anthropologie*. Paris, PUF.

NOTES

1. Dans le langage parlé, les mères disent souvent : « j'ai nourri mon enfant jusqu'à tel âge » pour dire : « j'ai allaité mon enfant jusqu'à tel âge ». Ce qui correspond au sens le plus ancien du verbe nourrir : élever, alimenter (un enfant nouveau-né) en l'allaitant (Dictionnaire Le Robert, 1991).
2. La suite montrera que c'est peut-être cet aspect qui a amené les aide-puéricultrices à avoir un discours dévalorisant à mon égard.
3. Quant à moi, je trouvais l'allaitement bien plus pratique à l'usage que la préparation de biberons de lait en poudre : stérilisation inutile, nourriture toujours prête et à la bonne température, pas de matériel à transporter lors des déplacements.
4. On remarquera l'ironie de la situation. Historiquement le rôle d'une nourrice était d'allaiter un enfant.
5. Une chance dans un premier temps ! Ma fille, qui avait un solide appétit, buvait le lait avec vigueur et plaisir, contrairement à d'autres enfants à la crèche depuis quelques mois, ce qui réjouissait alors toute l'équipe, y compris le personnel des autres sections.
6. Dans son biberon, ce qui devait se traduire par une augmentation de son poids. Le poids du bébé est ici considéré comme le seul indicateur d'une bonne santé.

7. Je consultais alors le guide pratique offert par la maternité à chaque maman ou un livre sur l'allaitement pour me rassurer.

8. La composition, la couleur et le goût du lait maternel varient en fonction de l'alimentation de la mère. L'utilisation de tire-lait et de biberons pour l'allaitement est encore peu courante, les aide-puéricultrices n'ont donc pas vu souvent de lait maternel, même si certaines ont allaité leurs enfants. Ce qui pouvait expliquer leur trouble face aux changements de couleur du lait.

9. Une amie médecin a elle-même, lorsqu'elle allaitait sa fille, entendu cette remarque ; puisque sa fille pleurait le soir, son entourage affirmait que son lait n'était pas assez nourrissant. Ainsi la compétence professionnelle ne suffit pas à mettre à l'abri de réflexions qu'une mère peut difficilement ressentir comme obligeantes. L'entourage continuait en disant qu'elle transmettait ses angoisses à sa fille. Version moderne des défauts physiques et moraux transmis par le lait de la mère ou de la nourrice à l'enfant (Loux, 1979 : 63-64, 68).